



ALAIN  
**GALLIARI**



# Richard Wagner ou le Salut corrompu

essai

**LE PASSEUR**

ÉDITEUR

Extrait de la publication



RICHARD WAGNER  
OU LE SALUT CORROMPU

DU MÊME AUTEUR

*Anton von Webern*, Fayard, 2007.

*Franz Liszt et l'Espérance du Bon Larron*, Fayard, 2011.

*Concerto « À la mémoire d'un ange » – Alban Berg 1935*,  
Fayard, 2013.

Alain Galliari

Richard Wagner  
ou le Salut corrompu

essai

**LE PASSEUR**  
ÉDITEUR

Extrait de la publication

[www.lepasseur-editeur.com](http://www.lepasseur-editeur.com)

© Le Passeur, 2013  
ISBN : 978-2-36890-040-6

Extrait de la publication

*À Jeanne Lachaux,  
mon professeur,  
avec reconnaissance et affection.*

*– et en souvenir du temps  
passé sous sa conduite  
à interroger les énigmatiques  
premières mesures de Tristan.*



Dieu veut que tous les hommes soient sauvés  
et parviennent à la connaissance de la Vérité.  
Première lettre de saint Paul  
à Timothée (2, 4).

Le combat spirituel est aussi brutal que la  
bataille d'hommes.

Arthur RIMBAUD,  
*Une saison en Enfer.*



## AVANT-PROPOS

**J**E DOIS bien l'avouer, je n'ai guère de goût pour Wagner. Je n'en ai ni pour l'homme ni même vraiment pour sa musique. Malgré l'immense génie artistique de Wagner, sa musique me harasse. Son univers dramatique m'intéresse moins encore. Le bricolage mythico-religieux qui y fait fond me paraît non seulement obscur et imbuvable ; il a surtout le grand désavantage de m'enfoncer dans un ennui sans fin.

Je n'avais donc aucune raison d'écrire sur Wagner. Et c'est pourtant ce que j'ai fait. Il faut donc m'en expliquer – ce qui revient à éclairer le but que poursuivent les pages qu'on va lire.

La raison est en vérité toute simple. Elle tient à l'envie qui m'est venue, à l'approche du bicentenaire de la naissance du compositeur, d'observer le double mouvement contradictoire que manifestent la plupart des livrets de ses opéras : une aspiration religieuse permanente, mêlée à un refus qui lui oppose une résistance non moindre. Cette contradiction en elle-même banale, étant celle où toute foi se débat, semble insurmontable pour les héros wagnériens, les amenant à une conciliation impossible : vouloir ce que la foi espère – le Salut –, sans lâcher ce à quoi elle impose de renoncer pour ce bien supérieur. C'est ce qui amena Wagner lui-même à bricoler cette

*Privat-Religion* qu'il professait, que tant de personnes pratiquent aujourd'hui sans bien comprendre le trouble jeu où les emmène ce qui porte le nom pénible mais exact d'*hérésie* (du grec *hairesis* : choix) : un choix opéré au sein du tout qu'est la Révélation, qui me fait privilégier certains de ses articles (ceux qui me conviennent) et me dispenser des autres (qui me hérissent, ou que je ne comprends pas, mais qui pourraient justement s'avérer les plus *salvateurs*). C'est sur cette tentation avantageuse du *moi* érigé en juge suprême, qu'il m'a intéressé de me pencher, moins dans une optique musicologique, puisque je ne suis pas *wagnérien*, que pour l'occasion que son auscultation chez un Wagner nous donne de regarder les turbulences où fait entrer la conversion – ce retournement intérieur que le mot évoque, dont il est facile de comprendre qu'il ne se fait pas sans peine ni volonté.

Génie oblige et Romantisme aidant, Wagner, à l'inverse de Bruckner (ou de Liszt), ne pouvait se compter au nombre des *simples* croyants. Il fit partie dès lors de ces intrépides qui – comme Baudelaire, qui pour cela reconnut en lui un frère – veulent descendre au gouffre de la conscience et cherchent à percer cet inextricable entremêlement contradictoire qui se noue dans le cœur humain : la double aspiration à ce qui élève et à ce qui abaisse, à ce qui illumine et à ce qui obscurcit, à ce qui fructifie et à ce qui dessèche – aspiration au Bien et au Mal, qui se réduit en dernière analyse au seul mystère du Mal. L'éminent musicologue allemand Carl Dahlhaus a pu écrire justement : « Il voulait être le révélateur des choses ensevelies, et non un inventeur<sup>1</sup>. » Projet insensé et bien présomptueux, mais qui était celui de Richard Wagner et qui explique que les livrets qu'il écrivit pour

---

1. Carl Dahlhaus, *Les Drames musicaux de Richard Wagner*, trad. de l'allemand par Madeleine Renier, Mardaga, 1994, p. 27.

ses opéras usent de ce style nébuleux qu'on leur reproche souvent. Cette nébulosité n'a cessé dans le même temps de nourrir les approches en tous genres des œuvres de Wagner – politiques et sociales, historiques et psychanalytiques, mythiques, poétiques...

Parce qu'elles s'ouvrent aux saillies et aux profondeurs, les interprétations liées à la dimension verticale s'avèrent particulièrement en phase avec l'univers wagnérien, foncièrement vertical lui-même. Le monde de Wagner, c'est celui que ses didascalies décrivent, un monde vertigineux qui s'étale entre des surplombs de rochers agrippés au ciel et des gouffres plongeant dans les entrailles de la terre. Les lectures philosophiques ou psychanalytiques y trouvent leur légitimité et leur intérêt propre. Elles demeurent malgré tout au seuil de ce qui se cherche dans l'univers wagnérien, faisant une promesse que ni l'une ni l'autre ne peut réellement tenir : celle de *révéler* ce que tout cela *veut dire*. Elles peuvent éclairer bien des choses : cette promesse-là, philosophie et psychanalyse la tiennent en vain, car elles refusent de prendre en compte la validité de l'élan religieux, qu'elles jugent inepte et qu'ainsi elles ne *voient* pas. C'est cet élan que traduit pourtant l'aspiration qui ne cesse de traverser l'œuvre de Wagner : la quête du Salut, la soif éperdue de la Rédemption – le désir ardent d'être racheté, relevé, lavé, transformé. Les sciences qui se disent *de l'Homme* peuvent bien prétendre englober cette soif-là pour, soi-disant, montrer ce qu'elle cacherait : cette soif excède leur connaissance. Que ce soit pourtant la seule et véritable *science* de l'Homme n'est pas mon propos, mais seulement mon avis – et c'est pourquoi je crois qu'il faut prendre Wagner *au sérieux*.

Nietzsche pouvait bien être déjà à moitié fou : ce n'est pas pour rien qu'il écrit, aux premières pages du *Cas Wagner* : « Wagner n'a médité aucun problème plus

intensément que celui du Salut : son opéra est un opéra du Salut<sup>1</sup>. » Nietzsche était descendu aussi profond que Wagner, quoiqu'il n'ait pas voulu voir la question du Salut spirituel, ayant nié la double aspiration au Bien et au Mal, à quoi il préféra ce *par-delà* où il n'y a plus ni faute ni rémission, parce qu'il n'y a plus que le néant – où la belle intelligence du pauvre philosophe sombra tout entière.

On va voir que Wagner n'a jamais cédé à ce faux pas, malgré sa longue période schopenhauerienne. Il n'a cessé au contraire de reconnaître la présence *réelle* du Mal, dans le monde et en nous-mêmes, qu'incarment tant de ses personnages, d'Ortrude à Alberich et Klingsor. Il n'a même rien fait d'autre que d'ausculter ce mystère qu'il a voulu regarder *en face*, en connaître le visage, afin de trouver le chemin qui tourne le dos au Mal pour marcher vers le Bien. C'est pourtant le chemin inverse que son œuvre ne cesse de faire, non sans doute par volonté, non parce que Wagner aurait sciemment opté *pour* le Mal *contre* le Bien, mais parce que c'est *seul*, et *par lui-même*, qu'il a voulu descendre au gouffre de l'Homme et, de là, à la Vérité, préférant le chemin hautain et hardi de ses propres forces, à celui qu'on prend *avec les autres*, ceux d'hier (au premier rang desquels, les saints), comme ceux du moment – du rang desquels la sainteté n'est pas absente. C'est pourtant ce chemin, le chemin de la *confiance*, qui n'est commun qu'au sens où il est collectif, que l'Évangile prescrit et où l'Église depuis ce temps accompagne les enfants qui lui sont confiés, pour ce Salut qu'en effet il nous faut tout

---

1. Friedrich Nietzsche, *Le Cas Wagner*, suivi de *Nietzsche contre Wagner*, textes établis par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, trad. de l'allemand par Jean-Claude Hémery, Gallimard (coll. « Idées »), 1974, p. 22.

à la fois recueillir *et* acquérir. Et c'est le choix inverse, le choix superbe et solitaire, que font les héros wagnériens, qui veulent être sauvés, mais par eux-mêmes et selon leurs propres vues. Suivre les héros wagnériens dans leur impossible quête de Salut entraîne ainsi à une rude aventure, puisque cela revient à observer à travers eux l'œuvre subtile du Diable : égarer ceux qui cherchent Dieu afin de les détourner du chemin qui les mène vers Lui. Peut-être est-ce même en ce sens que Nietzsche a pu écrire : « Wagner rend malade<sup>1</sup>. »

Une note, pour finir : mon lecteur s'étonnera sans doute de l'absence d'un chapitre consacré à *L'Anneau du Nibelung*. C'est en effet le choix que j'ai fait, à la fois parce que le scénario singulièrement compliqué et embrouillé de ce quadruple opéra oblige à un démêlage lui-même complexe, où seuls les wagnériens émérites peuvent, en fin de compte, se repérer ; et parce que la question du Salut se pose ici dans des termes identiques à ceux des autres opéras (entretenant notamment la même confusion entre sainteté et héroïsme, et entre Salut et sauvetage). On pourra penser que j'ai eu tort, ce que j'admets bien volontiers. Mais on admettra aussi que les pages qu'on va lire s'en trouvent allégées d'autant. C'est sans trop de pesanteur que j'ai voulu en effet traverser l'univers wagnérien, en lui-même si pesant déjà, par une lecture qui passe au travers des déchirures que les personnages vivent – un regard qui ne veut pas cacher la perversité intrinsèque de la voie qu'ils suivent, mais qui n'ignore pas non plus la vérité de l'élan qui les conduit et l'espérance dont ils sont animés.

---

1. *Ibid.*, p. 101.



## LES LEÇONS DE *TANNHÄUSER*

## Les formes de l'écriture

# 1

LE RIDEAU se lève sur un tableau de fin d'orgie, que détaille la longue première didascalie de l'opéra – avec naïades, sirènes, grâces enlacées, nymphes et éphèbes, dans un climat de cascade écumante, de brumes filtrantes et de lumière lunaire. Le lieu ? Le *Venusberg*, « vaste grotte » où Vénus « trouva refuge lorsque les dieux de l'Antiquité durent céder au christianisme<sup>1</sup> ».

Vénus et Tannhäuser se tiennent au centre de la scène, elle, « étendue sur une couche richement parée », lui, « à demi agenouillé devant elle, la tête reposant sur le sein de la déesse, sa harpe à côté de lui ».

Les corps repus semblent exulter. C'est pourtant par une question inquiète que débute le chant de la déesse : « Mon bien-aimé, dis-moi, où erre ton esprit ? » Tannhäuser peut bien être là en chair et en os, il n'y est pas en effet en esprit et la réponse qu'il fait à la déesse le dit sans détour : « Je n'en peux plus ! Oh si je pouvais me réveiller à l'instant ! »

---

1. Sauf indication contraire, les traductions utilisées dans ces pages sont soit celles du *Guide des opéras de Wagner* publié chez Fayard (Michel Pazdro éd., 1988), soit celles des numéros que la revue *L'Avant-Scène/Opéra* a consacrés aux opéras de Wagner. J'ai toutefois modifié parfois le français proposé, sans le notifier, afin de ne pas surcharger le texte.

Dans la fameuse défense qu'il écrivit pour les représentations parisiennes de l'opéra en 1861, Charles Baudelaire écrit : « *Tannhäuser* représente la lutte des deux principes qui ont choisi le cœur humain pour principal champ de bataille, c'est-à-dire de la chair avec l'esprit, de l'enfer avec le ciel, de Satan avec Dieu<sup>1</sup>. » C'est pourtant une lutte intérieure moins foncière, et surtout moins religieuse, qu'exprime le chevalier-poète en ce début du premier acte, mais celle que se livrent plus simplement en lui la lassitude des demandes incessantes de la chair et les délices dont elle le comble néanmoins, mais qui le tiennent enchaîné. À Vénus, il chante, d'un côté : « J'exalte les prodiges que ton pouvoir pour mon bonheur a su créer ! » – mais de l'autre, il gémit : « Je n'en peux plus ! [...] Le temps que j'ai passé ici, j'en ai perdu toute notion. » Division intérieure lancinante, où l'exaspération finit toutefois par se montrer la plus forte : « Je dois retourner vers le monde terrestre. Au près de toi je ne serais qu'esclave : or c'est la liberté que je désire ! » Et à la question de la déesse irritée : « Es-tu lassé de mes attraits ? », Tannhäuser de répondre : « Leur démesure, c'est elle que je fuis ! ». L'emprise est telle, d'ailleurs, que même la malédiction de Vénus (« Va-t'en, hypocrite ! Cherche ton Salut et ne le trouve jamais ! ») ne parvient pas à faire reculer le chevalier-poète (« Celui qui aujourd'hui se sépare de toi, ô déesse, jamais vers toi ne reviendra ! »). Elle amène finalement Tannhäuser à énoncer avec clarté et solennité le fin fond de sa certitude : « Déesse de la volupté et du plaisir, ah non ! ce n'est pas en toi que j'obtiendrais la paix ni le repos ! Mon Salut repose en Marie ! » – mots sur lesquels la scène se clôt.

---

1. Charles Baudelaire, « Richard Wagner et Tannhäuser à Paris », in *Œuvres complètes II*, Gallimard (« Bibliothèque de la Pléiade »), 1976, p. 794.



CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ  
EN PALATINO CORPS 11  
PAR NORD COMPO  
À VILLENEUVE-D'ASCQ (NORD).

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH  
À MAYENNE, EN XXX,  
SUR PAPIER LAC 2000,  
POUR LE COMPTE DU PASSEUR ÉDITEUR.

Dépôt légal : ●●●● 2013.  
N° d'imprimeur :  
Imprimé en France.